

## **Toxicomanes d'identité la subjectivité en temps de globalisation**

*Suely Rolnik*

La globalisation de l'économie et les progrès technologiques, notamment dans le domaine des média électroniques, rapprochent les univers les plus divers, où qu'ils soient sur la planète, en une variabilité et en une densification de plus en plus grandes. Les subjectivités, quel que soit leur site, ont tendance à être peuplées par les affects de cette profusion changeante d'univers. On assiste à un constant métissage de forces dessinant des cartographies mutables et tenant en échec les contours qui habituellement les délimitent.

Tout porterait à croire que la création individuelle et collective s'en trouverait en hausse, car nombreuses sont les cartographies de forces qui demandent de nouvelles manières de vivre, nombreuses sont les ressources pour les créer, et les mondes possibles, innombrables. Par exemple, les inforoutes: celles-ci semblent nous offrir une communauté de la taille du monde, une communauté qui produit et partage ses idées, ses goûts et ses décisions de vive voix, en une interminable polyphonie électronique; elles semblent permettre également le surgissement d'une subjectivité qui s'engendre dans la combinaison toujours changeante de la multiplicité de forces de ce collectif anonyme. Serions-nous donc en train d'assister à l'émergence d'une démocratie en temps réel, d'un système d'autogestion à l'échelle planétaire? La figure moderne de la subjectivité, avec sa croyance en la stabilité et sa référence identitaire, à l'agonie depuis la fin du siècle dernier, toucherait-elle à sa fin?

Les choses ne sont pas si simples. Car cette même globalisation qui intensifie les mélanges et pulvérise les identités, implique également la production de kits de profils-standards en accord avec chaque sphère du marché, qui seront consommés par les subjectivités, indépendamment de tout contexte géographique, national ou culturel. Les identités locales fixes disparaissent pour céder la place à des identités globalisées flexibles qui fluctuent au gré des mouvements du marché, et à la même vitesse.

Cette nouvelle situation cependant n'implique pas forcément l'abandon de la référence identitaire. Les subjectivités tendent à insister sur leur figure moderne, ignorant les forces qui les constituent et les déstabilisent de toutes parts, pour s'organiser autour d'une représentation de soi donnée a priori, même si, pour le présent, cette représentation n'est pas toujours la même.

Il est vrai que ces changements impliquent la conquête d'une flexibilité qui permette de s'adapter au marché et à sa logique de pulvérisation et de globalisation; une ouverture au "nouveau": nouveaux produits, nouvelles

technologies, nouveaux paradigmes, nouvelles habitudes, etc. Mais cela n'a rien à voir avec cette flexibilité qui permet de naviguer aux vents des événements - transformations des cartographies de forces qui vident de sens les figures en vigueur, lancent les subjectivités dans l'étrange et les forcent à se reconfigurer. L'ouverture au nouveau n'est pas synonyme d'ouverture à l'étrange, ni de tolérance au malaise que cela provoque, et moins encore de disposition à créer des figures singulières orientées par la cartographie de ces vents, si agités de nos jours.

On assiste en fait, d'une part, à une déstabilisation exacerbée et, d'autre part, à la persistance de la référence identitaire, brandissant la menace du naufrage dans le néant au cas où l'on ne parviendrait pas à produire le profil exigé pour graviter sur l'une des orbites du marché. L'association de ces deux facteurs rend les vides du sens insupportables. Ils sont en effet vécus comme un vidage de la subjectivité elle-même et non pas comme le vidage de l'une de ses figures - ou, si l'on veut, ils sont vécus comme effet d'un manque par rapport à l'image complète d'une soi-disant identité, et non comme l'effet de la prolifération de forces qui débordent les contours actuels de la subjectivité et la poussent à devenir autre. De telles expériences tendent alors à être vécues comme terrorisantes: les subjectivités sont envahies par la menace de l'échec, de la dépersonnalisation, de la folie ou même de la mort. Ces forces, au lieu d'être productives, prennent un caractère diabolique: le malaise qu'apporte la déstabilisation devient traumatique. Pour se protéger de la prolifération des forces et les empêcher d'ébranler l'illusion identitaire, on freine le processus, en anesthésiant la vibratilité du corps au monde et, donc, ses affects. Un marché divers de drogues soutient et produit cette demande d'illusion, promouvant une sorte de toxicomanie généralisée. Mais de quelles drogues parlons-nous?

Il y a d'abord les drogues proprement dites, produits de l'industrie de la pharmacologie, qui comprennent trois types: les produits du narcotrafic, qui procurent des mirages de toute-puissance ou l'illusion d'une vitesse compatible avec celle que le marché exige; les formules de la psychiatrie biologique, qui veulent nous faire accroire que la turbulence que nous traversons n'est rien d'autre qu'une disfonction hormonale ou neurologique; et, pour parfaire le cocktail, les vitamines miraculeuses qui promettent une santé sans limites, à l'épreuve du stress et de la finitude. Bien évidemment il ne s'agit pas ici de nier les bénéfices qu'apportent ces progrès de l'industrie pharmaceutique, mais tout simplement de remettre en question leur usage en tant que drogues destinées à renforcer l'illusion d'identité.

D'autres types de drogues, qui n'en ont pas les apparences, sont également disponibles sur le marché pour alimenter cette illusion. Voyons les plus évidentes.

Il y a la drogue qu'offrent la télévision (que les chaînes câblées ne font que multiplier), la publicité, le cinéma commercial et des médias de natures diverses. Ce sont des identités "prêt-à-porter", des figures glamourisées qu'aucune force ne saurait ébranler. Mais lorsqu'elles sont consommées comme prothèses d'identité, leur effet dure peu, car les individus-clones qui sont ainsi produits, avec leurs

faux-self stéréotypés, sont vulnérables au moindre souffle de vent. Les accros de ces drogues sont toujours préparés à mythifier et à consommer toute image qui se présente sous une forme tant soit peu séductrice, dans l'espoir de se garantir une place sur quelque orbite de marché que ce soit, une place qui leur apporte la reconnaissance sociale.

Il y a également les drogues offertes par certains ouvrages qui fleurissent dans les vitrines des librairies et qui proposent des recettes de bien-être accessible à tous, enseignant comment exorciser les ébranlements que subissent les figures en vigueur. Cette catégorie comprend aussi les publications ésotériques, les évangélismes de tout poil particulièrement en vogue, et les thérapies qui promettent d'éliminer le malaise, parmi lesquelles la "neurolinguistique", programmation behavioriste de dernière génération.

Enfin, très recherchées, ce sont les drogues qu'offrent les technologies diet/light, et leurs formules de purification organique et de production d'un corps minimaliste, maximalelement souple. C'est le corps top-model, fond neutre en noir et blanc, sur lequel seront revêtues les diverses identités "prêt-à-porter".

Deux processus se produisent aujourd'hui dans les subjectivités qui correspondent aux destins opposés de cette insistance sur la référence identitaire au beau milieu du séisme qui transforme de manière irréversible le paysage subjectif: la rigidification des identités locales et la menace de pulvérisation totale de toute identité quelle qu'elle soit.

A l'un des bouts, se trouvent les vagues de revendication identitaire de ce qu'il est convenu d'appeler les "minorités", qu'elles soient sexuelles, ethniques, religieuses, nationales, raciales ou autres. Etre accro à l'identité dans de telles conditions est considéré politiquement correct, puisqu'il s'agirait d'une rébellion contre la globalisation de l'identité. Sans doute les mouvements collectif de ce type sont-ils nécessaires pour combattre les injustices dont ces groupes sont les victimes, mais au plan de la subjectivité on a affaire là à un faux problème. L'enjeu aujourd'hui, pour les subjectivités, n'est pas de prendre le parti des identités locales contre les identités globales, ni même de prendre le parti de l'identité en général contre la pulvérisation; ce qui est en jeu c'est la référence identitaire elle même, qui doit être combattue, non pas au nom de la pulvérisation (cette fascination nihiliste du chaos), mais pour céder la place aux processus de singularisation, de création existentielle, mis en branle par le vent des événements. Si l'on accepte de reposer le problème en ces termes, il apparaît alors que la revendication d'identité prend un sens conservateur, se manifestant comme résistance à embarquer dans de tels processus.

A l'autre bout, se trouve ce que la psychiatrie appelle "syndrome de panique". Il se produit lorsque la déstabilisation est portée à un point d'exacerbation tel, que le seuil de tolérance est dépassé. Cette expérience apporte la menace imaginaire du déchaînement des forces hors de contrôle, qui semblent

prêtes à se précipiter dans toutes les directions, provoquant le chaos psychique, moral, social et surtout organique. C'est l'impression que le corps biologique lui-même peut tout à coup ne plus se soutenir en son organicité et sombrer dans la folie, amenant les fonctions à s'autonomiser: le coeur s'emballer et court le risque d'exploser, les poumons se refusent à respirer et laissent présager l'asphyxie, on perd le contrôle psychomoteur, on vit alors sous l'alerte permanente du déclenchement d'actes agressifs gratuits, etc. Dans cet état de panique, il ne suffit plus d'anesthésier la vibratilité du corps, devant une telle violence d'invasion des forces. Le corps est alors immobilisé, et ne se déplacera plus qu'accompagné. Cette symbiose vient fonctionner ici comme une drogue: l'autre devient un corps prothèse qui substituera les fonctions du propre corps si celui-ci vient à se dérober sous la dilacération des forces furieuses.

Toutes ces stratégies, que ce soit celles qui visent au retour d'identités locales, ou celles qui visent à la maintenance d'identités globales, possèdent une seule fin: domestiquer les forces. Dans un cas comme dans l'autre, la tentative est nécessairement vouée à l'échec. Mais les dégâts sont faits: la tension continue entre figure et forces est neutralisée, le pouvoir disrupteur et créateur de cette tension perd sa potentialité, les processus de subjectivation sont stoppés. Alors triomphe la résistance au contemporain.

Jouir de la richesse de l'actualité dépend de la capacité des subjectivités à affronter les vides du sens provoqués par la dissolution des figures dans lesquelles elles se reconnaissent à chaque instant. Ce n'est qu'à ce prix qu'elles pourront investir la riche densité des univers qui les peuplent, que l'on pourra penser l'impensable et inventer des possibilités de vie.

*(Traduit par Alain Mouzat)*

Suely Rolnik est psychanalyste et Professeur en Titre à l'Université Catholique de São Paulo (coordinatrice du Noyau d'Etudes et de Recherche de la Subjectivité du III<sup>e</sup> Cycle de Psychologie Clinique). Auteur de *Cartografia sentimental. Transformações contemporâneas do desejo* (1989) et, avec Félix Guattari, de *Micropolítica. Cartografias do desejo* (1986, 4<sup>e</sup> éd. 1996); organisatrice du recueil de Guattari, *Pulsões políticas do desejo. Revolução molecular* (1986, 3<sup>e</sup> éd. 1987); organisatrice avec Peter Pál Pelbart, du n<sup>o</sup> spécial "Gilles Deleuze" des *Cadernos de Subjetividade* (1996). Directrice de la collection *Linhas de fuga* (Ed. Escuta). Traductrice, entre autres, de *Mille Plateaux* (Vol. III/IV) de Deleuze et Guattari.

## Résumé

Ce texte problématise certains effets de la globalisation et de l'introduction des nouvelles technologies - particulièrement celles de l'électronique - sur les processus de subjectivation. On peut constater, parmi ces effets, une pulvérisation des identités locales qui s'accompagne d'une tendance à aligner ces subjectivités, alors privées de paramètres, sur des identités globalisées flexibles. Celles-ci sont des "figures prêt-à porter" qui se forment et se défont au gré des nouvelles orbites du marché. Au-delà de l'acceptation a-critique de ces identités globalisées flexibles, différentes formes de résistance se dessinent, pouvant aller de l'apologie de la pulvérisation (fascination nihiliste du chaos) jusqu'à la défense d'identités locales fixes (les "minorités").

Notre thèse est que toutes ces formes de résistance ont en commun le maintien d'un régime identitaire dans la constitution des subjectivités. Cela les amène à un état de manque permanent et institue une véritable toxicomanie de l'identité, soutenue et produite par un marché de drogues très diversifié. Rompre avec un tel régime identitaire serait la condition pour que puisse s'affirmer tout le potentiel de création dans l'existence individuelle et collective dont l'actualité est porteuse.